

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

L'ÉCOLE DES PARVENUS,

O U

L A S U I T E

DES DEUX PETITS SAVOYARDS,

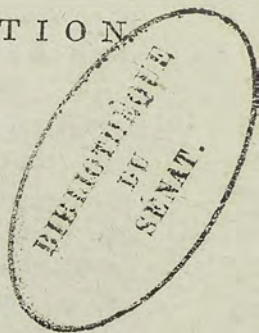
OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE;

Par le C. J. B. PUJOUXX; Musique du C. DEVIENNE.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre Italien, le
25 Septembre 1789, en comédie en deux actes; et remise au
Théâtre le 8 Février 1792, en opéra comique en un acte.

NOUVELLE ÉDITION

Prix, 1 franc.



A P A R I S,

AU BUREAU DRAMATIQUE, rue Helvétius, N.º 664;

Chez { MIGNERET, Imprimeur, rue Jacob, N.º 1186;
 { VENTE, Libraire, Boulevard des Italiens.

A N V I.



A V E R T I S S E M E N T.

LES Auteurs annoncent quelquefois des corrections en faisant réimprimer leurs ouvrages; mais je me trouve dispensé de cette annonce, en prévenant que l'impression de ma *Suite des Petits Savoyards*, qui a été faite il y a sept ans, et dont on m'a assuré avoir vu des exemplaires en vente dans des villes des Départemens méridionaux, n'est pas même une contrefaçon, mais un de ces vols assez fréquens par lesquels les Auteurs Dramatiques sont doublement privés du fruit de leurs veilles; d'abord, par la vente des pièces imprimées, et ensuite parce qu'elles sont tellement tronquées et fautives, qu'elles dégoûtent les Directeurs de Spectacles de les représenter.

Je déclare donc que l'édition que je donne aujourd'hui est la seule conforme à la pièce, telle qu'elle a été représentée à Paris et dans plusieurs villes depuis le 8 février 1792; et j'invite les Entrepreneurs de Théâtre dans les Départemens, à corriger sur cette édition les copies ou les exemplaires infidèles qu'ils peuvent avoir entre leurs mains.

Nota. Les exemplaires de cet ouvrage seront signés du cit. *Fillette-Loroux*, fondé de pouvoir des Auteurs Dramatiques, rue Helvétius, N.º 664.

*Personnages.**Acteurs.*

VERSEUIL, beau-frère de Mad. Michéli,
né près de Chambéry, sans fortune, et
qui, ayant amassé de grands biens à
l'Amérique, est venu se fixer en France, C.^{en} SOLIER.

Mad. MICHÉLI, mère de Michel et de
Joseph, faisant danser autrefois au son
de sa vielle, C.^{ne} GONTIER.

MICHEL, } autrefois Ramonneurs et } ROSALIE.
JOSEPH, } faisant voir la marmotte } ROSE RENAUD.
 } en vie, }

ANTOINE, Commissionnaire, C.^{en} CHENARD.

JACQUES, son fils, Ramonneur, C.^{ne} CARLINE.

CLERMONT, valet-de-chambre de
Verseuil, C. CRÉTU.

L'ÉPINE, domestique de Michel et
Joseph, C. CHAPRON.

La Scène est à Paris, chez Verseuil.

*Le Théâtre représente une salle bien meublée ; dans le fond,
il y a une cheminée, à côté de laquelle est une armoire à
deux battans. La porte qui donne dans les appartemens
est à gauche des spectateurs ; celle d'entrée est à droite.
Sur l'avant-scène à droite, une table sur laquelle il y a
une écritoire et sa sonnette ; à gauche, une petite table
pour le déjeuner.*

L'ÉCOLE DES PARVENUS,

OPÉRA COMIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ÉPINE, ensuite CLERMONT.

Au lever du rideau, l'Épine tenant un houssoir, range les fauteuils.

CLERMONT *entrant.*

ALLONS, l'Épine, dépêchons-nous, mon ami, M. Verseuil est levé.

L'ÉPINE.

Déjà ?

CLERMONT.

Ne t'ai-je pas dit qu'à Paris il serait le même qu'en voyage ? J'ai ordre d'entrer chez lui dès qu'on le demande ; un commissionnaire vient d'apporter une lettre de la part de M. Duval, son ami, et....

L'ÉPINE.

Ah !.... ce commissionnaire qui est là ?

CLERMONT.

Oui, il attend la réponse.

L'ÉPINE.

Le salon est rangé, cette chambre est propre, j'ai fini ; ce n'est pas sans peine, car on se fatigue toujours quand on travaille sans courage.

CLERMONT.

Sans courage ?... Et pourquoi n'en as-tu pas ?

L'ÉPINE.

Ah !... c'est que... vous le savez, il n'y a pas quinze jours que je suis auprès des neveux de M. Verseuil, et j'ai appris qu'il cherchait des domestiques.

A

L'ÉCOLE DES PARVENUS,

CLERMONT.

Encore tes mêmes craintes ! Je te l'ai déjà dit, nous ne sommes à Paris que depuis deux jours ; mais il a formé le projet d'y passer neuf mois de l'année avec ses jeunes neveux, afin de leur donner une éducation soignée. Il écrivit de sa maison de campagne à M. Duval, de louer, de faire meubler une maison commode, et nous y sommes descendus en arrivant.

L'ÉPINE *hésitant*.

On m'a dit qu'il lui écrivit aussi de . . .

CLERMONT.

Oui, de lui chercher deux personnes de confiance pour veiller sur ses neveux ; c'est-à-dire, un homme de bonnes mœurs et d'un certain âge, pour leur servir de Mentor, les mener aux promenades lorsqu'il ne pourra pas y aller avec eux, et un jeune homme né de parens honnêtes et sans fortune, qui deviendra leur ami, leur camarade, partagera leurs exercices et fera naître entr'eux l'émulation : ces personnes se présenteront, sans doute ; dans tout cela, je ne vois pas ce qui peut t'inquiéter.

L'ÉPINE.

Lorsqu'on n'a pas de ressources, on craint toujours.

CLERMONT.

Ah ! que n'es-tu entré chez lui quinze jours plus tôt ; tu n'aurais pas ces craintes-là ! Si tu avais vu avec quelle bonté il reçut ces deux petits Savoyards que le Bailli voulait renvoyer !...

L'ÉPINE.

Oh ! c'est différent ; il y avait peut-être quelque chose qui lui faisait deviner que c'était ses parens.

CLERMONT.

Il ne savait seulement pas s'ils existaient. Oui, les beaux parleurs disent la nature, le sang, c'était ses neveux ; moi, je dis c'était des infortunés ; son cœur parla en leur faveur, et fait toujours ce que son cœur lui conseille de faire.

L'ÉPINE.

Quoi ! ils avaient une veste brune et des guêtres, comme ceux qu'on voit dans les rues ?

CLERMONT.

Oui : l'un portait des croquets, l'autre sa marmotte, c'était toute leur fortune ; eh bien, dans cet accoutrement, ils avaient

un air intéressant ; ils plurent à M. Verseuil, bon ! ils plurent à tout le monde.

L'ÉPINE.

C'est ce qu'on dit.

CLERMONT.

Ces chers enfans ! à l'habit près, ils sont encore les mêmes, et leur caractère n'a pas plus varié que leur langage. Il est vrai qu'il n'y a qu'un mois qu'ils ont quitté leur état ambulans ; mais nous voilà à Paris, nous allons y rester ; c'est un terrible climat pour les Parvenus : eh bien ! je gage que dans dix ans leur cœur ne sera pas changé.

L'ÉPINE.

Et cette bonne Michélie, leur mère, quelle brave femme ! Quand même son langage, ses manières gênées n'annonceraient pas qu'elle a changé d'état, sa bonté, son humanité prouveraient assez qu'elle a vécu dans l'indigence. J'entends du bruit.

CLERMONT.

C'est M. Verseuil ; il a fini sa réponse et la donne au commissionnaire.

L'ÉPINE *fait quelques pas et revient.*

Est-ce qu'on laissera là cette armoire ?

CLERMONT.

Cette salle est commune à tous les appartemens ; elle servira sans doute de cabinet d'étude pour les enfans, et Monsieur veut que cette armoire y soit ; c'est, dit-il, sa bibliothèque. (*En s'en allant.*) Le Ramonneur a-t-il fini le second étage ?

L'ÉPINE.

Je n'en sais rien.

CLERMONT.

C'est toi que j'ai chargé de lui ouvrir les appartemens.

L'ÉPINE.

Oui ; mais comme il m'a dit qu'il aimait autant descendre que monter, j'ai mis des draps devant toutes les cheminées, et il va sur les toits de l'une à l'autre.

CLERMONT.

Et s'il allait se tromper et descendre dans cet appartement ? Allons, va le payer, et tu lui diras de revenir demain à la pointe du jour pour ramonner celle-là. (*L'Épine sort.*) Quant

à moi , je vais faire préparer le déjeuner , car j'entends la voix du petit Michel ; justement il parle à ce commissionnaire. (*Il sort à droite.*)

S C E N E I I.

MICHEL , ANTOINE. (*Ils entrent à gauche.*)

(*Michel en robe de chambre de toile peinte , les cheveux courts , bouclés , sans poudre , des pantoufles. Antoine , un gilet de laine croisé , une veste de gros drap brun , cheveux plats et un peu longs. Antoine entre le premier ; Michel le tient par sa veste ; il lui présente une bourse de l'autre main.*)

MICHEL , avec chaleur.

Non , père Antoine , vous n' m'aimez plus , vous n' m'auriez pas refusé comm' ça il y a deux ans , si j'avions pu comm' à présent vous rendre service.

A N T O I N E.

Je ne puis accepter. . . .

M I C H E L.

Ma mère vous a-t-elle refusé quand vous l'avez aidée au pays , et qu' vous n'en aviez pas tant l' moyen que j' l'ai , moi ?

A N T O I N E.

C'est différent ; mais votre jeunesse. . . .

M I C H E L.

Jeune ! jeune ! Est-c' qu'on a besoin d'être vieux pour avoir bon cœur , pour faire son devoir ? oui , son devoir , c'est l' mien de reconnaître. . . .

A N T O I N E.

Cet argent. . . .

M I C H E L , vivement.

C't argent ? on m' l'a donné pour mes plaisirs , et si vous l'acceptez et qu' vous en fassiez l'usage que j' demande , jamais , jamais il n'en aura tant causé.

A N T O I N E.

Songez donc que je ne suis point en état de remplir la place que vous me proposez.

M I C H E L.

Bah ! vous l'êtes d' reste en état ; d'ailleurs on s'en rapportera à not' choix ; eh ! qu' nous faut-il ? un brave homme , un honnêt' homme ; vous voyez que c'te place vous convient ; oh ! oui , ell' vous convient ben.

A N T O I N E.

Votre amitié vous aveugle.

M I C H E L , *vivement.*

Non. — Voyez si j' suis prudent ! — Quand j'ai traversé c'te chambre comm' vous sortiez d' cell' d' mon oncle et que j' vous ai apperçu , un autr' aurait fait un cri... je m' suis retenu. — Un autr' vous aurait pris tout d' suite par la main et vous aurait mené à mon oncle. . . . Moi , j' n'ai pas même osé m' jeter dans vos bras , d' peur d' faire du bruit , et j' me suis dit : (*D'un air réfléchi.*) Mon oncle est bon , c'est sûr ; il a reçu mon frère et moi avec amitié avant d' nous connaître , c'est vrai ; not' habit n' l'a pas rebuté , pourquoi ? parce qu'on nous maltraitait , et sur-tout parce que j' sommes jeunes et qu'on a toujours pitié des enfans ; mais l' père Antoine , c'est différent , on n'est pas obligé d' savoir qu' c'est un ancien ami d' ma mère , d' not' famille , si son habit était cause. . . . Alors l'idée de c'te place m'est venue ; j' vous ai dit c' qu'il fallait faire , et vous dites que j' m'aveugle ; oh ! non , tout ça c'est ben raisonnable.

A N T O I N E , *embarrassé et faisant quelques pas.*

Je vais porter cette réponse , et en chemin je penserai. . .

D U O.

M I C H E L *le retenant.*

Non , non , l'occasion est bonne ,
Père Antoine , faut la saisir :
Ce qui me fait tant de plaisir ,
Devrait contenter vot' personne ;
Prenez , prenez. . .

A N T O I N E.

Non , je ne peux.

M I C H E L.

Mon dieu ! je suis ben malheureux.
Lorsqu'un bon hasard nous rassemble ,
Si vous faisiez ce que je veux ,
Nous pourrions nous r'trouver ensemble. . .

(*Il offre de nouveau la bourse , Antoine la repousse.*)

Mon dieu ! je suis ben malheureux.

L'ECOLE DES PARVENUS,

ANTOINE, *ému.*

Écoutez-moi, je vais remettre,
A son adresse, cette lettre;
Puis en chemin je penserai.

MICHEL *vivement.*

Et vous viendrez ?

ANTOINE.

Je reviendrai.

MICHEL.

Puisque vous voulez me promettre,
Je vous crois, prenez.

ANTOINE.

Je ne peux.

MICHEL.

Mon dieu ! je suis ben malheureux.

ANTOINE.

Monsieur Michel, on peut me reconnaître....

MICHEL *avec douleur.*

Michel monsieur ! monsieur pour vous !
Je n'm'étonne plus entre nous
Que vous me refusiez de même;
Parle-t-on ainsi quand on aime ?

ANTOINE *très-ému, à part.*

Fuyons, fuyons.

MICHEL.

Je tombe à vos genoux,

Arrêtez.

ANTOINE.

Ciel ! que faites-vous ?

ANTOINE.

MICHEL.

Mon cher Michel relevez-vous.

Non, non, je reste à vos genoux.

ANTOINE.

Voyez, voyez ma peine extrême,
On peut venir.

MICHEL.

Cédez à ma douleur ;
Au pays vous n'pensiez pas d'même.
Laissez-là mes habits, et n'voyez que mon cœur.

ANTOINE.

MICHEL.

Voyez, voyez ma peine extrême; On peut venir. Quelle frayeur! Pour vous, je suis toujours le même. Jene puis résister, il entraîne mon cœur.	Voyez, voyez ma peine extrême; Hélas! cédez à ma douleur. Au pays vous n'ensiez pas d'même. Laissez-là mes habits, et n'voyez que mon cœur.
---	--

(*Antoine attendri est près de céder; Michel supplie.*)ANTOINE *prenant la bourse.*

Eh bien! donnez...

MICHEL *sautant au cou d'Antoine.*

Ah! vous m'aimez encore.

ANTOINE.

Mes larmes le disent assez.

MICHEL.

Peut-être que d'main avant l'aurore
Tous mes vœux seront exaucés.
Jusqu'à ce soir que tout le monde ignore....

ANTOINE.

Je vous entends, et vous me connaissez.

MICHEL.

ANTOINE.

On peut venir, ça s'rait dommage,
Ça détruirait tout notre espoir.
Ah! père Antoine, du courage!
Allons, à ce soir, à ce soir.

Vraiment, il serait bien dommage
Qu'on vint détruire notre espoir.
Je sens renaître mon courage;
Allons, à ce soir, à ce soir.

(*Antoine sort.*)

SCÈNE III.

MICHEL *seul.*

COMM' c'est hureux d'l'avoir trouvé là!... On m'avait ben dit qu'à Paris j' rencontrerais souvent des gens du pays; c't' recontre vaut toutes les autres. Si Joseph était sorti un peu plus tôt d' sa chambre, il aurait reconnu l'père Antoine; il aurait voulu lui donner tout c' qu'il a, c'est tout simple, et il m'aurait volé mon plaisir; et puis, il n'aurait p't-être pas eu c't' bonne idée qui m'est venue là comm'... — Ah! ma mère a ben raison d'dire que c' n'est rien qu'd'avoir d'la richness'; mais qu'c'est tout que d'savoir ben l'employer.

A 4

S C È N E I V.

MICHEL, JOSEPH, *même costume que Michel.*JOSEPH *entre en sautant.*

Ah ! ma fine, Michel, t'es l'ainé, mais j't'ai devancé : j' viens d'embrasser ma mère.

MICHEL *très-gaîment.*

Ell' est levée ?

JOSEPH.

Mais oui : j'ai embrassé mon oncle aussi.

MICHEL *de même.*

Ah ! ah ! chacun son plaisir ; j'en ai eu un qui vaut...

JOSEPH.

Qui vaut c'lui-là ? T'es fou, est c'que c'est possible ?

MICHEL.

Oui ; c'est fort, pas vrai ? Eh ben ! ça est. (*Enchanté.*) J'suis ben content d' moi.

JOSEPH.

Comm' t'as l'air éveillé !

MICHEL *de même.*Oh ! c'est que... (*Vivement.*) Embrasse-moi Joseph. (*Il l'embrasse, le repousse comme s'il lui venait une idée et dit à part à demi-voix :*) Faut pas être tout pour soi ; le père Antoine a son garçon avec lui, j'réserve à Joseph c't' satisfaction-là.

JOSEPH.

Comm' il parle tout seul !

MICHEL *toujours à part.*

Oui, mais j'suis l'ainé, et faut qu'mon affaire passe avant tout ; d'main j'pourrai...

JOSEPH.

Tu fais-là un'drôle de conversation.

MICHEL.

Oh ! j' pense à toi aussi, va ; tu verras que j' suis ton bon

frère. J'vais trouver ma mère, et jamais j'n'l'aurai embrassé d'meilleur cœur.

(*Il sort à gauche.*)

S C È N E V.

JOSEPH, JACQUES dans la cheminée.

JOSEPH, *regardant sortir son frère.*

COMM' il a l'air réjoui ce cher Michel ! il y a queuq' bonn' chose là-dessous... ah ! c'est p't-être l' plaisir des' retrouver chaq' matin auprès d'un' mère, d'un oncle hureux et ben aimés, pour moi, j' n'en reviens pas, ça... (*Il s'arrête pour écouter d'où vient le bruit que fait la grattoire du Ramonneur.*) Je croyais entendre queuq-z'un ? (*Il continue à se parler.*) Et puis c't oncle qui nous cherche un brav' homme et un jeun' homme pour nous conduire, pour fair' not' société.... Oh ! il trouvera ça facilement, il y a tant d'honnêtes gens dans le monde, et... (*Il s'arrête et va du côté d'où part le bruit qui s'entend plus distinctement.*) Je n' me trompions pas. (*Il approche de la cheminée et prête l'oreille.*) Ah ! j' voyons c' que c'est. (*Il ôte le devant de cheminée, regarde et dit en se frottant les yeux comme s'il avait reçu de la suie.*) Justement, c'est un confrère ! (*En venant sur l'avant-scène.*) V'là pourtant c' que j'étais il y a un mois et j' n'en valais pas pire.

JACQUES, *dans la cheminée.*

Ah ! ah ! j'arrivons, j' pense.

JOSEPH *réfléchissant.*

J' me rappelle que c' qu'on m' donnait quand j' faisais c' métier, m' paraissait ben peu en comparaison d' la peine ; il m' reste encore c' p'tit écu, faut que.... Ah ! si tous les Messieurs avaient été Ramonneurs !... d'ailleurs, dans c't état, c' n'est pas tout que d' faire sa besogne ; quand on a ben gratté, ben sué, qu'on est ben las, queuq' fois ben triste. (*Il fait l'important et s'assied dans un fauteuil.*) L' maître d' la maison, qui est à l'aise dans un bon fauteuil, crie au pauvr' Savoyard qui est cramponné dans la cheminée : (*Elevant la voix.*) L'ami, as-tu fini ? allons, chante la chanson.

JACQUES, *dans la cheminée.*

Oui, oui, v'là qu' c'est fait, j' vais la chanter.

JOSEPH, *se levant.*

Tiens ! c't autre qui prend ça pour lui.

JACQUES *dans la cheminée.*

Je suis du pays des montagnes ;
 L'été j' travaill' dans les campagnes ;
 Mais sitôt que vienn' les frimats,
 J' cours à la ville et je ramonne.
 Je ramonne, oui, je ramonne...
 L'espérance est d' tous les états ;
 Et quand j' commence mon ouvrage,
 Je me dis : ferme , allons , courage ,
 Je trouverons l' repos en bas.

*Bis.*JOSEPH, *gaîment.*

Ah ! j' la savons celle-là. Faut que j' lui chante l'autr' couplet. (*Il met un genou en terre près de la cheminée.*) J' ne l'ai pas toujours chantée si à not' aise. (*Il chante.*)

Les rich's n'aiment pas les montagnes ;
 Ils vont dans leurs belles campagnes
 Se reposer sans être las ,
 Tandis que le pauvre ramonne ,
 Je ramonne, oui, je ramonne...
 L'espérance est d' tous les états ;
 Mais si l'on partageait l'ouvrage,
 L' Ramonneur aurait plus d' courage,
 Et trouverait l' repos en bas.

*Bis.*JACQUES, *dans la cheminée.*

Ah ! ah ! il y a un camarade là-bas ; tiens ! ils ont cru que j' ne pourrions pas faire seul tout' la besogne.

JOSEPH, *venant sur l'avant-scène.*

On dirait que j' connais c'te voix-là ; bah ! ell' se ressemblent toutes dans not' pays.

JACQUES *descend, se secoue, le visage tourné du côté de la cheminée.*

« V'là pourtant la quatrième d' ramonnée avant l' déjeuner, et proprement encore !

JOSEPH *toujours sur l'avant-scène.*

La quatrième ! que d' peine ! — Faut trouver un moyen d' lui donner ça sans qu' ça l'humilie. (*Il rêve.*)

JACQUES *sans se retourner fait tomber la suie avec le mouchoir qu'il a ôté de sa tête, et dit très-haut :*

Et c't autr' qui chante si ben , en a-t-il ramonné biauoup ? réponds donc. (*Il se retourne.*) Eh ! ben , il est parti. (*Appercevant Joseph.*) Ah !... c'est apparemment l' Mon-

sieur qui m'a dit d' chanter ; il a l'air tout jeune ; oh ! c'est l'enfant d' la maison.

J O S E P H , *après avoir rêvé.*

Oui, j' pouvons... (*Il aperçoit Jacques et s'écrie avec étonnement :*) Ah !... c'est... oui, c'est Jacques ?

J A C Q U E S *ôtant précipitamment son bonnet.*

Mais oui, c'est moi.

(*Joseph court à lui ; Jacques étonné et effrayé recule quelques pas , Joseph l'entoure de ses bras et l'embrasse ; Jacques tout interdit se laisse embrasser.*)

J O S E P H .

Eh ! bien, tu n' me reconnais pas ?

J A C Q U E S , *avec une surprise mêlée de crainte.*

Monsieur.... j' crois qu' vous ressemblez....

J O S E P H *vivement.*

Monsieur ! vous ! (*Il arrache le bonnet brun des mains de Jacques , se le met et lui crie avec force et sensibilité :*) Me reconnais-tu à présent ?

J A C Q U E S *se jetant dans les bras de Joseph.*

Tiens ! c'est Joset, c'est mon bon ami Joset !... (*suspendant précipitamment ses caresses.*) Excuse... mon habit va p't-être...

J O S E P H *avec ame.*

Ton habit ! ton habit ! c'est c'lui qu' j'ai porté, et si tu avais l' mien, je ne craindrais pas d' le gâter en t'embrassant.... Fi, ça n'est pas ben. (*Il cache ses larmes.*)

J A C Q U E S .

Pardonne, mon pauv' Joset, pardonne, t'es toujours bon garçon ; pardonne si la surprise.... C'est com' un rêve, j'ons pu croire un instant que c' n'était pas toi. (*Il l'embrasse.*)

J O S E P H .

Bon ça. T'as vu tout-à-l'heure que j' n'avais pas oublié la chanson ; mais j'oublierais plutôt tout, tout, que d'oublier mes amis, les bons amis d' ma mère. (*vivement.*) Et ton père est-il ici ?

J A C Q U E S .

Oui, oui, il est à Paris ; mais dis-moi donc comment qu' t'as fait fortune ?

J O S E P H.

Comm' ben du monde , par hasard.

J A C Q U E S.

Quoi ! t'es devenu rich' comm' ça avec ta..... (*Il fait le geste de tourner l'aiguille de la petite loterie.*)

J O S E P H.

Avec rien. C'est mon oncle qui est devenu rich' pour moi.

J A C Q U E S *étonné.*

Ton oncle ! Diable ! t'as donc un oncle ?

J O S E P H.

Et un bon encore ! il s'appell' Verseuil.

J A C Q U E S *plus étonné.*

Monsieur Verseuil ? l'maitre de c'te maison ? pour qui j' viens d' ramonner ? ...

J O S E P H.

Lui-même.

J A C Q U E S *stupéfait.*

Bah ! t'es donc un enfant de famille ?

J O S E P H.

Pardine , et toi aussi p't-être. — Oh ! ma mère , mon frère , comm' ils seront contens quand ils sauront. ...

J A C Q U E S.

Ils sont avec toi ?

J O S E P H.

C'est tout simple ; est-c' que j' serais si gai sans ça ?

J A C Q U E S , *d'un air très-satisfait.*

Oh ! qu' c'est donc hureux pour toi , mon cher. . . Comment t'appelles-tu à présent ?

J O S E P H.

Tu l' sais ben : Joset.

J A C Q U E S.

Encore ! tiens , on m'a dit que dans c' pays-ci on changeait toujours denom quand on changeait... (*indiquant les vêtements.*)

J O S E P H *à part , réfléchissant.*

Si j' le menais à mon oncle... non comm' ça en veste... on ne l' regarderait peut-être pas. — J' veux m' garder l' plaisir. . . après ça j' dirai... (*comme s'il lui venoit une idée heureuse.*)

Ah ! si j' pouvais... (*Il saute de joie.*) Oui, la place du jeun' homme. (*le regardant.*) D'abord il est honnête, c'est le principal.

J A C Q U E S.

Mais oui, ... que j' sis honnête.

J O S E P H *à part.*

L'Épine arrangera ça, et alors il pourra s' présenter. (*Le regardant.*) Il a bonn' mine.

J A C Q U E S.

Écout' donc, Joset, est-c' que tu t' moques d' nous ?

J O S E P H.

Non, c'est un projet, et s'il pouvait réussir, tu n' me quitterais jamais. — Mais faut pas qu'on nous voie ensemble. — Ah ! j'entends queuq-zun, tout est perdu. Si tu te sauves par là, mon oncle pourra t'apercevoir.

J A C Q U E S.

T'es embarrassé pour m' cacher ? On voit ben qu' tu n'es plus dans l' ramonnage (*Il grimpe dans la cheminée ; Joseph va pour le suivre, mais il s'arrête devant la cheminée lorsqu'il entend la voix de l'Épine.*)

S C È N E V I.

L E S P R É C É D E N S , L' É P I N E.

L' É P I N E *à soi-même.*

J E ne sais ce qu'il est devenu : s'en aller sans rien dire, sans être payé !

J O S E P H *à part, et feignant d'arriver.*

C'est l'Épine, j' ne risque rien, puisque c'est lui qui doit m'aider à fair' réussir ça. (*Haut en approchant.*) Est-c' qu' t'as queuq' chos' qui t' fâche, l'Épine ?

L' É P I N E.

Oui, j' cherche un Ramonneur qui était dans les cheminées du second, et qui apparemment s'est sauvé sur les toits, c' qui est un peu singulier.

J A C Q U E S *se laisse tomber dans la cheminée, en s'écriant :*

Le v'là ce Ramonneur ; singulier vous-même : je n' me salue jamais qu' par les portes, entendez-vous.

L'ÉPINE *allant à lui.*

Que faisais-tu là ? qui t'a dit de descendre ici ?

J A C Q U E S.

Qui ? c'te cheminée qui n'était pas ramonnée , et qu' j'ons ramonnée.

L'ÉPINE.

Cette cheminée ? grand nigaud. On t'avait dit de ne descendre que dans celles du second. Allons , allons , passe dans l'anti-chambre pour qu'on te paye , allons. (*Il le pousse par le bras.*)

(*Joseph , qui pendant ce qui précède a eu l'air de souffrir beaucoup et de se retenir , perd patience , court à l'Epine , le saisit par le revers de son habit , l'entraîne vers l'avant-scène , et lui dit avec colère :*)

J O S E P H.

Jarni ! marche toi-même ici. Ecout' donc , l'Epine , sais-tu qui j' suis ?

L'ÉPINE *tremblant.*

Vous êtes. . . .

J O S E P H.

Sais-tu c' que j'étais avant ça ?

L'ÉPINE *de même.*

Vous étiez. . . vous étiez. . .

J O S E P H.

Vous étiez , vous étiez... j' n'en rougis pas , j'étais Ramonneur , pauvr' , plus pauvr' qu' lui et aussi honnête ; mais si un queu-qu'zun m'avait poussé comm' ça par l' bras , j' vous lui aurais baillé....

L'ÉPINE.

Pardonnez....

J O S E P H , *toujours avec force.*

Sais-tu c' que c'est qu' ce Ramonneur ? c'est Jacques ; oui , c'est Jacques , c'est l' fils d'un brave homm' , d'un ami d' ma mère , et tu l' pousse. (*Il le repousse.*)

L'ÉPINE.

Ah ! si votre oncle vient à savoir...

J O S E P H.

Moi ! l' dire à mon oncle ? (*Avec peine.*) J' suis vif , mais j' ne suis pas méchant. (*Essuyant quelques larmes.*) C' que tu dis là m' fait plus d' peine qu' tout l' reste.

JACQUES *qui était resté dans le fond avec l'air humilié, s'avance.*

C'pauv' Joset ! c'est pourtant à caus' d' moi qu'il a du chagrin.

L' É P I N E.

Soyez certain qu'un autr' fois j'aurai les égards...

J O S E P H.

C'est facile. — Mais pour t' prouver que j' ne t'en veux pas, faut qu' tu m' fasses un plaisir et qu' tu m' promettes....

L' É P I N E.

Ordonnez...

(*Joseph parle bas à l'Epine, celui-ci rit de ce qu'il lui dit.*)

J A C Q U E S, *à part.*

Queuq' c'est donc qu'ils ont à chuchotter ? ça m' regarde encore ; c'est p't-être c' projet d' tout-à-l'heure.

L' É P I N E.

Je vous réponds qu'il ne sera pas reconnaissable.

J O S E P H, *mettant la main dans sa poche.*

Attends, faut. . . . (*Vivement et avec peine, montrant le petit écu.*) Je n' me rappelais pas que j' n'avais plus qu' ça.

L' E P I N E.

Vous avez donné le reste de votre argent hier à la promenade.

J O S E P H, *avec dépit.*

Jarni ! qu' c'est fâcheux. (*A part.*) Si j'en demande à mon frère, v'là mon secret... Ah !... (*Il tire sa montre.*) Avec ça on pourra... Quand j'aurai d' l'argent, j'en achèterai un' autre. (*A l'Epine.*) Tiens.

L' É P I N E.

Je n'oserai jamais....

J O S E P H.

N' crains rien, j'avouerai p't-être dès demain à mon oncle...

L' É P I N E.

Un de mes camarades m'a dit qu'il y avait ici des endroits où l'on prêtait de l'argent sur la bonne mine, quand on avait de bons effets.

J O S E P H.

T'as bonne mine, et v'là un bon effet. — Attends, attends.

16 L'ECOLE DES PARVENUS,

(*Il ôte le cordon, l'attache au gousset de montre.*) Comm' ça on n' s'en appercevra pas plus qu' moi qui n'y connais goutte.
—Jacques, faudra t' laisser faire.

J A C Q U E S.

Oh! tout ce qu'on voudra, puisque c'est pour un' bonn' chose. (*En s'en allant, il regarde vers la gauche, saute et s'écrie :*) Ah! Joset, j' vois ta mère.

J O S E P H , *vivement.*

Sors vite, sors vite.

J A C Q U E S.

Et c' p'tit jeune homme, tiens! c'est ton frère.

J O S E P H , *le poussant dehors.*

Mais sors donc. L'Epine t'expliquera tout. (*Jacques et l'Epine sortent.*) La bonn' affaire que j' viens d' faire là.
(*Il va au-devant de sa mère.*)

S C È N E V I I.

Mad. MICHÉLI, MICHEL, JOSEPH.

Mad. MICHELI *entre en tenant Michel d'une main, Joseph prend l'autre; elle a une robe de soie, mais elle a conservé les manières d'une femme de campagne.*)

AH! t' v'là, Joset, p't-être qu' tu m' diras l' motif d' la joie d' ton frère? Il est d'un' gaité....

J O S E P H , *très-galment.*

J' n'en sais rien. Il y a comm' ça des temps où j' suis plus gai qu'à l'ordinaire.

Mad. M I C H E L I.

J' parlons d' Michel et non pas d' toi.

J O S E P H.

J'entends bien; il est gai, il est gai, parce que... (*A part.*) Ah! mon dieu, mon dieu! que j' suis donc content!

M I C H E L.

Eh! bien, ma mère, vous voyez qu' Joset est gai aussi.

J O S E P H , *cherchant à prendre un air sérieux.*

Moi? j' suis gai?

Mad. MICHELI.

Ne t'en défends pas. Pourquoi donc n' pas m' faire partager vot' joie, mes enfans ? Ça n'est pas bien. J' croyais qu' vous n'aviez pas d' secrets pour moi.

M I C H E L.

L' sien n'est pas grand chose , j' gage ; mais c' soir vous saurez l' mien.

J O S E P H.

L' tien ? c' n'est rien p't-être ; mais l' mien , dam ! . . . Eh ! ben , vous l' saurez c' soir. (*Ils rêvent chacun de son côté.*)

Mad. MICHELI , *à part.*

J' ne savons c' qu'ils veulent dire ; mais faut leur laisser l' contentement d' me surprendre.

J O S E P H *saute en rêvant à son projet.*

Et l' v'là près d' nous pour toujours.

M I C H E L , *de même.*

Et il n' nous quittera plus.

Mad. MICHELI *étonnée, et les regardant l'un après l'autre.*

Mes enfans, est-c' que vot' secret vous fait tourner la tête ? T'nez , vous devriez aller ensemble voir si vot' oncle...

J O S E P H.

Oui ; Michel va y aller ; faut qu' je vous dise tout d' suite... parce que devant mon oncle j' ne pourrai pas vous raconter...

M I C H E L.

J' ne pourrai pas non plus vous dir' devant mon oncle... — Ma mère , c'est un' promess' qu'il faut qu' vous m' fassiez.

J O S E P H.

Et moi , c'est vot' parol' que j' vous demande.

Mad. MICHELI.

Ma parole ? Eh ! bien , j' vous la donne ; allez , allez , mes enfans.

J O S E P H.

Mais si vous ne savez pas pourquoi j' vous la demande.

M I C H E L.

Certainement , si j' ne vous dis pas...

Mad. MICHELI.

Parlez donc vite. . . (*À part.*) J' crois qu' c'est la première fois qu'ils m'ont un peu impatientée.

JOSEPH *très-empressé.*

J'vais vous dire mon affaire.

MICHEL *de même.*J'vais vous conter la mienne. (*Ils parlent ensemble.*)

MICHEL.

JOSEPH.

La parol' qu' vous m'avez donnée, ça veut dire qu' vous ne ferez pas semblant d' reconnaître un Monsieur d' connaissance qui viendra voir mon oncle.	C'te parol', c'est comm' si vous m'aviez promis d' ne rien dire quand un Monsieur qu' vous connaissez viendra voir mon oncle.
--	---

(*Michel et Joseph se regardent avec étonnement.*)

Mad. MICHELI.

C'te manière de s' dépêcher n'est pas ben claire ; mais j' crois, mes enfans , que puisque vous aviez la même chose à m' demander , un seul pouvait parler.

MICHEL.

Mais, ma mère, il n' sait pas mon secret.

JOSEPH.

Il n' sait pas non plus l' mien.

Mad. MICHELI.

C'est étonnant. (*A part.*) De qui veulent-ils parler? ... Un Monsieur d' connaissance qui viendra voir leur oncle , qu'importe ! leur joie est franche, faut qu' la cause en soit honnête, et puis leur bon cœur m' répond d' tout. — (*Haut, avec bonté et gaieté.*) Oui, mes enfans , j' vous promets d' cacher mon étonnement, c' qui p't-être n' sera pas ben difficile, et d' ne rien faire paraître jusqu'à c'que vous m'en ayez donné... la permission : vous devez être contens ? A présent, allez voir si vot' oncle veut venir déjeuner avec nous com' à l'ordinaire.MICHEL, JOSEPH *ensemble.*

Oui, ma mère.

JOSEPH *à Michel en s'en allant.*

C'est p't-être pour t' moquer qu' t' as dit la même chos' qu' moi à ma mère.

MICHEL.

C'est toi plutôt. (*Ils sortent en se disputant.*)

Mad. MICHELI.

Ils ont l'air ben étonnés d' s'être rencontrés dans leurs projets.... J' gage qu' c'est quelque enfantillage.

S C È N E V I I I.

Mad. MICHELI, VERSEUIL, MICHEL,
JOSEPH.

VERSEUIL.

MA sœur, mes neveux prétendent que c'est vous qui m'envoyez chercher pour déjeuner ; ne serait-ce pas plutôt leur appétit qui les aurait engagés à....

Mad MICHELI.

Non, c'est moi qui ai deviné leur bonne volonté.

VERSEUIL.

N'importe. Mais, mes amis, est-ce que vous déjeûnez comme cela sans façon, en robe de chambre ?

JOSEPH.

Mon dieu ! et d'aussi bon appétit qu'avec nos biaux habits !

VERSEUIL.

J'entends bien : mais moins paresseux que vous, nous sommes habillés et cela ne nous est peut-être pas égal.

MICHEL.

Pourvu que l' déjeûné soit bon, queuq' ça vous fait ?

Mad. MICHELI à Verseuil qui sourit.

C'est clair.—Vous voyez, not' frère, qu'ils n'ont pas encore beaucoup profité des p'tites leçons d' civilité qu' vous leur avez données.

VERSEUIL *bas, montrant son cœur.*

La nature leur a donné ceci bon : l'art en se jouant, en les amusant même fera le reste. (*Souriant.*) Laissez-moi faire un peu le précepteur, si je puis. (*Haut.*) C'est-à-dire, mes amis, que vous vous êtes amusés ce matin à?....

MICHEL *vivement.*

Oh ! non, moi, j'ai... (*S'arrêtant, puis continuant d'un air embarrassé.*) Oui, j'ai été, et puis... après ça... Oh ! j'ai fait beaucoup de choses.

JOSEPH.

Et moi d' même, mon oncle.

VERSEUIL.

Tandis que vous faisiez.... tout ce que vous venez de m'expliquer, je m'occupais de vous, et voici une lettre que j'ai reçue de mon ami Duval. (*Il montre la lettre.*)

MICHEL *vivement.*

Par un commissionnaire ?

VERSEUIL.

Justement. Ah ! tu étais éveillé ?

MICHEL *de même.*

Oui, mon oncle, et.... (*S'arrêtant et achevant à part.*) Et ben éveillé encore !

Mad. MICHELI.

Joset seul a dormi un peu tard ?

JOSEPH.

Dormi ? pendant qu' mon oncle était dans son cabinet ? je... (*S'arrêtant et achevant à part.*) Je chantais la chanson avec l'ami Jacques.

VERSEUIL.

Mes amis, je vous lirai cette lettre et vous me direz votre avis. — Pour ne pas perdre de temps, je vais faire servir le déjeuner. (*Pendant ce qui suit, Verseuil va au fond du théâtre, fait un geste d'appel; Clermont entre, il lui fait signe de faire servir le déjeuner.*)

Mad. MICHELI *avec mystère.*

Ecoutez, mes enfans. (*Elle les prend tous deux par la main, se baisse et leur dit à demi-voix :*) Voyez quelle est pour nous la tendresse de vot' oncle ! il veut nous consulter sur les moyens de nous rendre heureux, ça prouve qu'il nous suppose ben d' l'intelligence, ben d' la sagesse ; il se trompe, sans doute : ah ! quand ça ne s'rait qu' pour sa satisfaction, faut tâcher d'entretenir une erreur qui est ben chère.

JOSEPH *à demi-voix.*

T'nez, ma mère, j' puis vous l'dire sans vous fâcher, mais c' cher oncle, j' sens que j' l'aime presqu' autant qu' vous.

MICHEL *très-ému, de même.*

Eh ! pourquoi ça fâcherait-il ma mère ? Si not' bon père vivait, n' l'aimerions-nous pas autant qu' ell' ? Eh ben ! not' oncle, c'est tout d' même, puisqu' il nous en tient lieu.

VERSEUIL *les embrassant.*

Mes neveux ! mes chers enfans !

Mad. MICHELI.

Comment ! vous nous écoutiez ?

VERSEUIL.

Pardon, c'est sans le vouloir ; je n'écoutais pas, mais mon cœur à tout entendu. Revenons à la lettre. Vous me suivrez, n'est-ce pas ?

MICHEL et JOSEPH *émus.*

Oui, oui, mon oncle.

VERSEUIL, *lit.*

« 15 Février 1789 ... Tandis que tu étais hier, mon cher »
 » Verseuil, à l'Opéra avec ta belle-sœur et ses enfans, je »
 » cherchais les moyens de m'acquitter de la commission dont je »
 » me suis chargé, et je crois avoir à-peu-près trouvé les deux »
 » personnes que tu demandes pour mettre auprès de tes neveux. »

JOSEPH *vivement, avec peine.*

Comment ! il a trouvé ?...

MICHEL *de même.*

Quoi ! mon oncle, les deux ?...

VERSEUIL.

Duval est un ami véritable, n'est-ce pas ? Mais écoutez jusqu'au bout. (*Il lit.*) « Je n'ai rien promis, parce que je n'ai »
 » pu juger que sur parole ; mais ces deux personnes se rendront »
 » demain matin chez toi. »

JOSEPH *vivement.*

Demain ?

MICHEL *de même.*

Que demain ?

VERSEUIL.

Oui, oui, demain ; quelle impatience ! — Mes amis, je crois inutile de vous lire la copie de ma réponse ; j'ai mandé à Duval qu'il avait bien fait de ne rien terminer, parce que je ne voulais pas gêner, mais diriger votre choix. Si les personnes qui doivent se présenter nous conviennent, nous les prendrons ; si elles ne nous conviennent pas, nous les remercierons, sans les humilier, en les plaignant même ; car le sort que je prépare à ceux qui auront votre confiance, est vraiment digne d'envie.

C'est ça, mon oncle, mon cher oncle.

(*Clermont et un Domestique ont apporté le déjeuner.*)

Mad. MICHELI.

Mon frère, l'déjeuner est prêt.

VERSEUIL.

Allons, allons, mes amis : (*En s'asseyant.*) Ma sœur, que prendrez-vous ?

Mad. MICHELI.

Comm'à l'ordinaire, un peu d'lait, c'est la nourriture d'not' pays; et quoique j'tâchions d'prendre le ton et les manières d'un' belle dame, j'voulons, s'il se peut, conserver ma santé d'paysanne.

VERSEUIL.

(*Mad. Michéli s'assied à côté de Verseuil.*) Eh bien ! mes enfans, asseyez-vous donc. (*Michel et Joseph s'asseyent, prennent chacun un gros morceau de pain, des pommes et mangent comme les gens de la campagne.*) (*En déjeunant.*) Nous avons vu hier OEdipe, à l'Opéra; où irons-nous ce soir, ma sœur ?

Mad. MICHELI.

C'est à mes enfans qu'il faut demander ça.

MICHEL.

S'il vient queuq'z'un, ma fine !...

JOSEPH.

Oui, il peut venir....

VERSEUIL.

Oh ! s'il vient du monde, nous resterons. — Est-ce que vous ne vous êtes pas amusés à l'Opéra ?

JOSEPH se lève et se promène en mangeant.

Oh ! pour ma part, j'y ai ri comm'un fou.

MICHEL de même.

Et moi d'même.

VERSEUIL, bas à Mad. Michéli.

Ils agissent sans façon avec nous.

Mad. MICHELI.

Écoutez donc, l'habitude....

V E R S E U I L.

Comment, Michel ! vous avez ri hier à l'Opéra ? C'était cependant une tragédie lyrique.

MICHEL *étonné.*

Un'... un' tragédie ? Bah ! est-c' que c'est défendu d' rire à un' tragédie ?

V E R S E U I L.

Pas tout-à-fait, mais....

Q U I N Q U E.

J O S E P H.

Non, non, non, vous avez beau dire,
Pour fair' pleurer c'est trop plaisant.

M I C H E L.

S'tilà qui s' désole en dansant....

J O S E P H.

Et c't' autr' qui se tue en chantant.

M I C H E L et J O S E P H.

Tout ça j'espèr' que c'est pour rire.

V E R S E U I L.

Mais cependant j'ai vu vos yeux
Mouillés de pleurs délicieux,
Lorsque OEdipe et sa tendre fille
Déploraient leur sort malheureux.

M I C H E L, J O S E P H.

J'ons plaint cette pauvre famille :
Queuquefois comme eux dans les champs
J'avons pleuré notre misère :
C' vieillard me retraçait ma mère...

M I C H E L.

Sa fill' me rappelait mon frère,
Qui sout'nait ses pas chancelans.

J O S E P H.

Sa fille me rappelait mon frère,
Qui sout'nait ses pas chancelans.

Mad. M I C H E L I.

Oui, ce vieillard, c'est comm' vot' mère ;
Sa bonne fill', c'est vous, mes enfans.
J' vous aime comm' ce bon père ;
Comm' ell' vous m'aimez... je le sens.

(Michel et Joseph sont dans les bras de leur mère.)

L'ECOLE DES PARVENUS,

VERSEUIL, *à part.*

Ce tableau m'arrache des larmes :
 Au souvenir de leurs malheurs
 Ils semblent retrouver des charmes :
 C'est qu'ils furent toujours satisfaits de leurs cœurs...
 Mais il faut les distraire.
 Michel, Joseph.

MICHEL, JOSEPH.

Ma mère !

VERSEUIL.

Je ne puis les distraire.
 Joseph, Michel...

MICHEL, JOSEPH.

Ma mère !

VERSEUIL, *les prenant par la main.*

Eh bien ! ce vieillard, mes amis,
 M'a rappelé qu'en ma jeunesse
 On aimait dans notre pays
 Un aveugle exempt de tristesse.

MICHEL.

Oh ! malgré sa vieillesse
 Il chante encor de tems en tems.

VERSEUIL.

Son ton, ses chants, me sont toujours présents.

(*Il prend la sonnette de l'écrivoire, et s'accompagne en
 contrefaisant l'aveugle.*)

Ah ! j'aimais bien la chansonnette...

Qu'il disait au son de sa clochette :

« Din, din, din, derlin, din, din, derlin, din. »

Après quelques coups de clochette,

Il chantait la la la, la la la.

« Le pauvre aveugle le voilà. »

» Oui, messieurs, oui, le voilà. » (*Bis.*)

Oh ! je m'en souviens bien, ses accens allaient là...

Personne ne s'arrête,

Il poursuit, il répète ;

Il poursuit de son derlin,

Din, derlin, din, derlin, din,

L'avare au cœur d'airain,

L'égoïste inhumain.

Ah ! j'aimais bien la chansonnette

Qu'il disait au son de sa clochette :

Din, derlin, din, derlin, din.

Après quelques coups de clochette,

Il chantait la la la la,

« Le pauvre aveugle le voilà ; »

Il chantait la la la la,

« Le pauvre aveugle le voilà. »

» Oui, messieurs, oui, le voilà. »

N'est-ce pas là sa gaieté naturelle ? (*Bis.*)

MICHEL, JOSEPH.

Oui, c'est bien là sa gaité naturelle.

V E R S E U I L.

Vous voyez bien, mes chers enfans,
 Qu'avec plaisir je me rappelle
 Le bon pays des bonnes gens.

V E R S E U I L.

Ah ! c'est bien là sa gaité naturelle.
 Vous voyez bien, mes chers enfans,
 Qu'avec plaisir je me rappelle
 Le bon pays des bonnes gens.

Mad. MICHELI, MICHEL, JOSEPH.

Oui, c'est bien là sa gaité naturelle.
 Mon dieu ! pour nous quels doux momens,
 De voir qu'not' frère oncle se rappelle
 Le bon pays des bonnes gens.

V E R S E U I L.

Oui, mes amis, je me le rappelle sans cesse ce bon pays.
 Venez, ma sœur, venez voir les gravures dont j'ai décoré ce
 matin leur nouvel appartement. Vous verrez qu'en plaçant sous
 leurs yeux les tableaux touchans des vertus champêtres, j'ai
 choisi ceux qui se rapprochaient le plus des souvenirs de ma
 jeunesse, toujours chers à mon cœur.

Mad. MICHELI.

Allons. — Vous y venez aussi, mes enfans ?

MICHEL.

J'irai dans un petit instant.

JOSEPH.

Oui, ma mère, j'irai tout-à-l'heure.

S C È N E I X.

MICHEL, JOSEPH, *chacun à un coin du théâtre.*JOSEPH, *à part.*

Ah ! ben, oui, aller là-haut ! Et si Jacques venait pendant
 c' temps-là, n' faut-il pas lui donner l' mot pour s' présenter ?

MICHEL, *à part.*

Faut-il pas que j' parle à Antoine ? (*Prenant sa montre et
 comptant en suivant les chiffres du doigt.*) Dix, onze, et
 puis la p'tite aiguille qui est en bas, ça fait onze heures et
 demie. — Il n' peut pas tarder à venir.

JOSEPH, *à part.*

J' crains qu' ce l'Épine n'ait pas su lui donner un air...

MICHEL, *à part.*Un air. . . un air. . . Monsieur, on dit pourtant qu' c'est bentôt pris. (*Haut.*) Joset, est-c' que tu n' vas pas voir ces images qu' mon oncle ? . . .

JOSEPH.

Tu t'y connais mieux, toi; et puis faut qu' je reste dans c'te salle.

MICHEL, *avec humeur.*

Ah! te v'là comm' c' matin, quand j' voulais parler seul à ma mère.

JOSEPH, *de même.*

Quand j' te dis. — Jarni! si j' pouvais parler... — Lorsque tu l' sauras, tu verras qu' c'est un' affaire ben sérieuse. — Tu m' ferais mettre en colère.

MICHEL *se contraignant.*

Eh! ben... là... supposons qu' j'avons tous les deux queuq' chose qui nous retient dans c'te chambre; j' suis l'ainé, ainsi tu dois...

JOSEPH, *de même.*

T'es l'ainé, c'est vrai que j' te dois des égards; mais j' suis l' pus jeune, et on doit avoir des complaisances, c'est pour ça qu' tu vas...

MICHEL, *avec fermeté.*

Oh! j' ne sors pas, c'est décidé.

JOSEPH, *de même.*

Ni moi non plus.

MICHEL, *à part.*Si l' père Antoine venait, plus d' surprise. (*Pleurant presque d'impatience.*) Voyons; veux-tu qu' nous sortions ensemble, et qu' nous allions là-haut?JOSEPH, *à part.*J'aime encore mieux ça. (*Haut, de même.*) Allons, soit.(*Ils sortent en murmurant.*)

S C E N E X.

L'ÉPINE, JACQUES, *en habit de friperie
écourté et étroit, coëffé d'une manière ridicule.*

L'ÉPINE *entre le premier.*

ENTREZ, il n'y a personne. Vous n'aviez pas cet air effrayé ce matin.

JACQUES *entre, en regardant de côté et d'autre.*

Ah! c'est qu' j'étais comm' il faut que j' soyons, et qu'à présent j' ne suis pas plus à mon aise dans c'te chambre qu' dans c't habit.

L'ÉPINE.

Il est vrai qu'il est un peu juste; mais quand on est pressé, on prend ce qu'on trouve.

JACQUES.

Oh! j' dis c'pendant qu' je n' me fais pas à ces p'tites façons là, et qu' j'aimerais encore mieux ramonner queuq' cheminées à not' aise, dans mon sarot d' laine, que d' faire l' monsieu dans c'te prison d' soie.

L'ÉPINE.

Cela prête.

JACQUES.

Oui, par les coutures, n'est-ce pas?

L'ÉPINE.

N'importe; maintenant tout ira bien.

JACQUES.

Sur-tout si ça continue comm' ça a commencé. Vous êtes bon, vous; vous disiez à l'un et à l'autre: Arrangez-lui ça, mettez-lui ça; mais j'endurais tout, moi. — Oui, c' frip...pier d' tailleur, qui, parce qu'il n'avait pas d'habit à ma taille, voulait m' faire un' taille pour son habit. — Vous riez d' ça, c'est qu'il y allait d'un train à y réussir: il m' tirait un bras, il m' renfonçait une épaule; ah! ben, ah! ben, avec ces p'tites manières-là ces marchands n'avont jamais besoin d' mesure.

L'EPINE.

C'est leur méthode.

JACQUES.

C' n'est pas la mienne ; et t'nez , où il y a tant d' gêne , il n'y a plus d' plaisir.

L'EPINE.

Enfin , c'est fait.

JACQUES.

C'est-là l' meilleur ; car s'il fallait recommencer !... Faut qu' j'aime ben Joset pour m' laisser arranger comm' ça ! — Et si ça n' réussit pas ? si mon air... Oui , j' gage que j' n'ai pas bon air sous cet accoutrement ; c'est trop biau pour moi.

L'EPINE.

Il ne vous manque qu'une chose , c'est d'être hardi.

JACQUES.

Hardi ? c'est ben facile à dire. Ecoutez donc , j' sommes honnêtes , j'ons du cœur dans not' famille ; les jours de fête , quand j' vais m' promener avec mon père et qu' j'ai un bel et bon habit , j' suis hardi , j' suis glorieux , parce que j' l'ons gagné en travaillant , parce que j'ons mérité d' le porter ; mais celui-ci , il m' pèse.

L'EPINE.

Il faut cependant prendre un parti. N'avez-vous pas promis à monsieur Joseph de suivre mes conseils ? Le plus fort est fait , et tout peut manquer par votre air timide et... niais.

JACQUES *haussant les épaules.*

Niais ! — vous parlez ben là comm' ces gens qui croient qu'il n'y a qu' les effrontés qui avont d' l'esprit. — Allons , allons , j' serai hardi , effronté comm'... comm'... Niais ! c'est mon habit qui m' vaut ça ; on n' gagn' jamais rien à s' déguiser.

L'EPINE *avec embarras.*

Je ne dis pas... — Je vais avertir monsieur Joseph , sans qu'on s'en apperçoive , afin qu'il vienne tout de suite.

JACQUES *effrayé.*

Vous m' laissez ?

L'EPINE.

Je vais vous l'amener. Clermont est sorti , tout le monde est là-haut , et vous ne serez seul qu'un instant. (*Il sort.*)

S C È N E X I.

J A C Q U E S *seul.*

Ah ! mon dieu , qu' c'est fatigant d' ne rien faire ! j' n'aurais jamais cru qu' ce rôle-là fût si difficile.

D U O.

On me disait en ce pays
Que les galons, les beaux habits
Allaient bien à toutes les tailles ;
Mon cher Joseph, ah ! tu me railles ;
Mais je t'ai cru, m'y voilà pris.
J'entends du bruit, je suis en transe.
Ou me cacher ? faisons silence.

S C È N E X I I.

J A C Q U E S *au fond du Théâtre*, A N T O I N E
vêtu et coëffé fort proprement.

A N T O I N E.

O n me disait, en ce pays,
Que les galons, les beaux habits
Allaient bien à toutes les tailles.
Mon cher Michel, ah ! tu me railles,
Et par bonté m'y voilà pris.

J A C Q U E S *à part.*

Mais faisons bonne contenance.
Avec ceci, je puis vraiment
Parler, sans trop savoir comment,
Et faire l'homme d'importance.

A N T O I N E.

Mais faisons bonne contenance.
Avec c't habit, je puis vraiment
Parler, raisonner hardiment,
Et faire l'homme d'importance.

(Appercevant Jacques.)

Du Secrétaire de la maison,
Ce jeune homme à la tournure.

J A C Q U E S.

De l'Intendant de la maison,
Ce Monsieur à la figure ;
Si je l'approchais sans façon.

ANTOINE.

Si je l'approchais sans façon.

JACQUES *saluant.*

Daignez...

ANTOINE *de même.*

Daignez.... Comment ! c'est toi ?

JACQUES.

Eh quoi ! c'est vous, mon père ?

ANTOINE.

Dans quel état ? Ah ! réponds moi.

JACQUES.

Tout doucement, point de colère.

ANTOINE.

Mais cet habit....

JACQUES.

Mais vot' habit....

ANTOINE.

Cette frisure....

JACQUES.

Votre frisure....

ANTOINE.

Réponds, m'auras-tu bientôt dit
D'où vient l'habit et la coiffure....

JACQUES.

On m'l'a.... c'est un secret, mon père.

ANTOINE *s'emportant.*

Comment ! comment !...

JACQUES.

Point de colère.

J'entends du bruit.

ANTOINE.

JACQUES.

Ah ! tu me diras, je te jure,
D'où vient l'habit et la coiffure ;
Oui, je saurai cette aventure.

Oui, je vous dirai, je vous jure,
D'où vient l'habit et la coiffure,
Et vous saurez cette aventure.

S C È N E X I I I.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL, JOSEPH, L'EPINE.

(*Michel et Joseph entrent en se disputant; l'Epine les suit et reste au fond du Théâtre.*)

J O S E P H.

QUAND tu me suivras toujours; l'Epine te dit qu'c'est moi qu'on demande.

M I C H E L.

N' t'ai-j' pas dit qu' j'avais affaire aussi dans c't' salle ?

A N T O I N E.

Mon cher Michel, eh bien ! êtes-vous satisfait ? Voyez si je vous aime.

J A C Q U E S.

Ah ! mon ami Joset, t' v'là donc ? comment m' trouves-tu?... Jarni ! c' nest pas sans peine.

(*Michel et Joseph sont interdits; le premier regarde Jacques, et le second, Antoine avec le plus grand étonnement.*)

M I C H E L.

Jacq' ici ! est-c' que ça serait toi qui ?...

J O S E P H.

Quoi ! l' père Antoine viendrait aussi pour ?...

M I C H E L et J O S E P H ensemble.

Ah ! j' conçois... (*Ils s'embrassent.*)

M I C H E L avec ame.

J' méritons ben d'être frères.

(*Antoine et Jacques se parlent bas.*)

J O S E P H à Michel, à demi-voix.

Michel, tu réussiras, toi. L' père Antoine a demeuré longtemps à Paris, c't' habit lui va ben, mais... Jacques... parle vrai, il n'a pas trop bon air.

M I C H E L.

Bah ! pour l' jeune homme, n' lui faut que d' la bonn' volonté.
(*Joseph fait des amitiés au père Antoine, et Michel en fait à Jacques.*)

32 L'ECOLE DES PARVENUS,

JOSEPH.

Quel plaisir si j'allions nous retrouver tous ensemble comm' au pays !

ANTOINE *gaiement.*

Mes amis , vous êtes bons , vous serez heureux ; et quand votre projet ne réussirait pas , il vous resterait toujours la douce satisfaction d'avoir voulu faire le bien , et à nous la certitude d'avoir des amis riches et bienfaisans , auxquels nous pourrions recourir dans l'infortune.

L'EPINE *accourant.*

Je crois entendre madame Michéli.

MICHEL.

Faut qu'vous rentriez dans c't chambre , et quand notre oncle paraîtra , l'Epine viendra annoncer des messieurs qui venent se présenter.

(*Antoine , Jacques et l'Epine rentrent à gauche.*)

S C È N E X I V.

MICHEL , JOSEPH à l'écart , Mad. MICHELI , CLERMONT.

Mad. MICHELI.

J'vous dis qu' mes enfans ont un air embarrassé qui commence à m'inquiéter.

MICHEL , *bas.*

Joset , il est temps d' mettre ma mère dans l' secret , parc' qu'ell' gâteroit tout en reconnaissant Antoine et Jacques.

JOSEPH *de même.*

T' as raison , ell' n' pourrait cacher l' plaisir qu' ça lui fera.

Mad. MICHELI *à Clermont.*

Oui , vous méritez ben ma confiance , puisque vous avez cell' d' mon frère.

CLERMONT.

Vous le savez , tel maître , tel...

Mad. MICHELI.

N' dites pas c' mot là : les bonn' gens n'ont qu' des amis. — Ça vous étonne ; j' sais ben que je ne pense ni n' parle com' il

faudrait penser et parler avec ces biaux habits ; et t'nez , c'est pour ça qu'ils m' vont si mal. — Mais revenons. C' matin mes enfans m'ont parlé d'un secret qu'ils n' pouvaient pas me confier devant leur oncle ; depuis c' moment , ils semblent se fuir , nous éviter et j' crains....

CLERMONT , *les appercevant.*

Doucement , ils nous écontent.

Mad. MICHELI , *bas.*

Eh ! bien.... j' vais tâcher d' savoir d'eux-mêmes...

MICHEL et JOSEPH.

Ma mère....

Mad. MICHELI.

Mes enfans , j'espère enfin qu' vous allez m' dire....

MICHEL.

J' venons pour....

JOSEPH.

Pour l' secret....

Mad. MICHELI.

Oh ! tant mieux.

JOSEPH.

Oui , faut qu' vous sachiez....

MICHEL *vivement.*

V'là mon oncle.

Mad. MICHELI , *à part.*

J' n'y conçois rien.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, VERSEUIL.

VERSEUIL.

PARDON , ma sœur ; j'ai voulu finir mes petits arrangemens là-haut avant de descendre , parce que j'ai pensé.... Mais vous avez l'air tout interdit ; ma présence dérangerait-elle?...

MICHEL , JOSEPH , *avec embarras.*

Non.... non , mon oncle.

34 L'ECOLE DES PARVENUS,

Mad. MICHELI.

Mon frère, un instant plus tard j'aurais p't-être pu vous expliquer....

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉPINE.

L'ÉPINE *embarrassé.*

Il y a là deux.... Messieurs qui viennent se présenter pour les deux places....

VERSEUIL.

De la part de Duval, sans doute?

L'ÉPINE.

Non, non;.... ils viennent de.... de leur part.

VERSEUIL.

Et ils sont dans mon appartement? Ils attendent donc depuis long-temps?... N'importe, faites entrer... Qui peut leur avoir indiqué?...

(*L'Épine fait signe à Antoine et Jacques d'entrer.*)

SCÈNE XVII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, JACQUES et ANTOINE *entrent après les quatre premiers vers du final.*

(*L'Épine et Clermont restent dans le fond.*)

MICHEL, JOSEPH, *à part.*

FINAL.

Mon cœur palpite, hélas!

Je crains... } Ah! ne crains pas.
Je crains... }

MICHEL, JOSEPH. VERSEUIL, Mad. MICHELI,

Près de not' mère, allons ensemble.

(*À part.*)

(*Ils se placent chacun à un des côtés de Mad. Michéli.*)

Allons, allons...mon dieu, je tremble.
On vient.

D'où vient leur embarras?
Ils se parlent tout bas.

On vient.

JACQUES, *entrant.*

C'est la mèr' Mi. . .

ANTOINE, *vivement.*

Tu te tairas.

Mad. MICHELI.

C'est Antoine.

MICHEL, *vivement bas.*

Ne dites pas.

Mad. MICHELI.

Et Jacq' aussi.

JOSEPH, *vivement bas.*

Parlez plus bas.

TOUS, *l'un après l'autre.*

Paix donc.

VERSEUIL, *à part.*

Voyons.

*Tous les autres, à part.*VERSEUIL, *à part.*

Ne nous trahissons pas.

D'où vient leur embarras?

VERSEUIL, *à part, les considérant.*

Ils semblent tous d'intelligence,

Et cependant ma sœur n'était pas du secret.

Leurs noms m'indiquent bien le lien de leur naissance.

Mais leurs habits. . . éclaircissons le fait.

(Haut à Antoine et Jacques.)

Messieurs, pourriez-vous bien me dire

De quelle part vous venez ici?

Approchez... *(A Jacques.)* Et vous aussi.ANTOINE, *se rassurant.*

Deux amis sont venus nous instruire

Que vous cherchiez d'honnêtes gens,

Et que vous teniez plus à l'honneur qu'aux talens...

Et... nous sommes venus céans.

MICHEL, JOSEPH, Mad. MICHELI, *à part.*

C'est bien.

VERSEUIL, *à part.*Fort bien. *(Haut.)* Servez-vous depuis long-tems?

ANTOINE.

Je suis né dans l'indigence,

Et dès ma plus tendre enfance,

D'après des usages constans,

J'ai cédé pour un peu d'aisance,

Un peu de l'emploi de mon tems.

MICHEL, JOSEPH, Mad. MICHELI, *à part.*

Fort bien.

VERSEUIL.

Très-bien. (*À part.*) Mais je crois reconnaître...
 De Duval, ce matin, il m'a remis la lettre.
 De mes neveux, je conçois le projet.
 Cependant leurs habits... Allons, allons au fait.

(*Haut à Antoine.*)

Votre fils a servi, j'espère?

Antoine veut répondre.

Non, non, qu'il réponde à son tour.

JACQUES, *se rassurant.*

Beaucoup.

VERSEUIL.

Beaucoup?

JACQUES.

Demandez à mon père.

Où, je sers d'ordinaire
 Dans deux ou trois maisons par jour.

VERSEUIL, *surpris.*

C'est beaucoup en effet.

ANTOINE, *à demi-voix.*

Il valait mieux te taire.

JOSEPH, *bas à Michel.*

Tu l'entends, je me désespère.

VERSEUIL, *à part.*

Je n'en puis plus douter, c'est un déguisement;
 Ils auraient méconnu mon cœur trop indulgent.
 Mes neveux ont pensé, sans doute,
 Que sous l'habit de l'indigent,
 J'aurais pu rebuter... Allons, quoi qu'il m'en coûte,
 Je dois, je veux les punir à l'instant.

ANTOINE, JACQUES, MICHEL, Mad. MICHELI, *bas.*JOSEPH, *bas à part.*

Il prend un air sévère;
 Hélas! que va-t-il faire?

Ménagez-les, mon frère:
 Las! ils ont cru bien faire.

VERSEUIL *à ses neveux.*

Ecoutez, j'ai promis de guider votre choix:
 Le mien est fait, il vous plaira, je crois.
 J'ai pris de braves gens, simples, aimant l'ouvrage,
 Et j'ai su réunir un bon père et son fils,
 Tous deux nés dans notre pays; ...
 Ils en ont conservé les habits, le langage.

MICHEL, JOSEPH, *vivement.*

Mon oncle, vous auriez choisi?...

V E R S E U I L.

Ce soir ils entrèrent ici.

ANTOINE, JACQUES, *voulant sortir.*

Je l'avais bien prévu.

MICHEL, JOSEPH, *les arrêtant.*

Non, arrêtez. — Mon frère,

Il faut tout avouer, tombons à ses genoux.

Ah ! mon oncle.

V E R S E U I L, *avec sévérité.*

Relevez-vous,

Et prenez cette clef. — Allez ouvrir ensemble ;

(*Leur montrant l'armoire.*)

Ouvrez, vous pourrez voir

Les livres précieux où je lis mon devoir. —

Ne craignez rien.

ANTOINE, JACQUES, *à part.* MICHEL, JOSEPH, *allant au fond.*

Mon dieu ! je tremble.

Mon dieu ! je tremble.

La musique exprime leur crainte ; ils ouvrent l'armoire et poussent un cri de surprise.

Mad. MICHÉLI, *avec le plus grand étonnement.*

Le portrait de mon mari !

ANTOINE, JACQUES, *de même.*

De ^{mon} ~~not'~~ ancien ami !

V E R S E U I L.

Oui, le portrait de votre père, de votre ancien ami, et sous l'habit de l'indigent qu'il fit toujours respecter.

M I C H E L, *surpris.*

V'là aussi ma veste, mon chapeau.

J O S E P H.

Mes guêtres, ma grattoire.

V E R S E U I L, *leur indiquant un habit de laine grossière.*

Et cet habit, le connaissez-vous ?

M I C H E L, J O S E P H.

Non.... non, mon oncle.

38 L'ECOLE DES PARVENUS,
VERSEUIL.

C'est le mien. Il y a quinze ans que je l'ai quitté ; mais je me rappelle sans doute mieux que vous le temps où je m'en couvrais, car j'aime toujours et je choisis encore de préférence les honnêtes gens qui le portent.

MICHEL.

Ah ! mon oncle, j' méritons ben vot' colère.

JOSEPH.

Mais j' ne pouvons soutenir... (*A Antoine et Jacques.*)
Sortons.

Mad. MICHELI, *bas.*

Mon frère.... leur âge a égaré leur cœur.... grâce, grâce.

VERSEUIL.

Restez. Le choix que j'ai fait pourra peut-être vous dédommager....

MICHEL, JOSEPH.

Oh ! jamais, jamais.

VERSEUIL.

L'honnête homme que j'ai choisi pour être auprès de vous, est simple commissionnaire. Je ne sais trop quel est l'état de son fils ; mais ce dont je suis sûr, c'est que le père se nomme Antoine.

T O U S.

Antoine !

MICHEL, JOSEPH *sautant au cou de Verseuil.*

Ah ! mon oncle ! vous ét' toujours le même.

VERSEUIL *à Antoine et Jacques qui semblent s'excuser.*

Que faites-vous ? Je ne puis vous en vouloir : je me doute que ce n'est que pour leur plaire que vous avez pris ces habits.

J A C Q U E S.

Oh ! oui, car le mien me gêne fort.

VERSEUIL.

On vous en donnera d'autres qui, de toute façon, vous conviendront mieux. — Allons, demain nous entrerons tous en exercice : je distribuerai à chacun son emploi, et nous ne formerons qu'une même famille.

V A U D E V I L L E.

V E R S E U I L *à ses neveux.*

La leçon est un peu légère.

M I C H E L.

N' faut nous dir' les chos' qu'à demi.

V E R S E U I L.

Mais je vous chéris comme un père.

J O S E P H.

Et vous corrigez en ami.

V E R S E U I L.

Jouissez d'un bonheur tranquille;
Changez de ton , non de vertus.
Qu'on dise , en voyant cet asyle,
C'est l'Ecole des Parvenus.

A N T O I N E *tenant Jacques par la main.*

Je demande encore une grâce.
Souffrez que nos vieux vêtements,
Dans cette armoire , trouvent place
Près de ceux de ces chers enfans.
Hélas ! on ne cesse de dire
Que l'or est l'écueil des vertus :
De tems en tems nous viendrons lire
Dans ce livre des *Parvenus*.

J A C Q U E S *au Public.*

Michel, Joseph ont d' l'opulence,
Et d' plus ils sont chéris de tous.
T'nez , j'n'envions par leur finance,
Mais être aimé , dam' ! c'est ben doux.
Ce plaisir , je l'sens là d'avance,
Peut égarer d' nouveaux venus;
Si vous nous montrez d' l'indulgence,
J' serons fiers com' des *Parvenus*.

F I N.

CATALOGUE des Pièces nouvelles qui se trouvent
aux adresses ci-dessus.

- | | |
|--|--|
| <p>Le Prisonnier ou la Ressem-
blance, comédie en 1 acte,
2.e édition, par le c. Duval.
Montoni ou le Château d'Udol-
phe, drame en 5 actes, par
le même.
Le Vieux Château, comédie en
1 acte, par le même.
Les Projets de Mariage, ou les
deux Militaires, com. en un
acte, par le même.
Les Modernes enrichis, coméd.
en 3 actes, par le cit. J. B.
Fujoult.
La Rencontre en voyage, opéra
en 1 acte, par le même.
Le Rendez-vous supposé, ou le
Souper de Famille, opéra en
2 actes, par le même.
Zoraïne et Zulnar, opéra en 3
actes, par le cit. Saint-Just.
Orphée et Euridice, opéra en
3 actes, 4.e édition, par le
c. Moline, musique de Gluck.</p> | <p>L'Epreuve délicate, coméd. en
1 acte, par le cit. Roger.
Amélia, ou les deux Jumeaux
Espagnols, drame en 5 actes,
par le cit. Delrieu.
Honorine, ou la Femme difficile
à vivre, comédie en 3 actes,
par le cit. Radet.
Pauline, ou la Fille naturelle,
com. en 3 actes, par le même.
Le Dîner aux Prés S. Gervais,
com. en 1 acte, par le même.
Le Testament, com. en 1 acte,
par le même.
Le Mariage de Scarron, coméd.
en 1 acte, par les cit. Barré,
Radet et Desfontaines.
Le Pari, divertissement en 1
acte, par les mêmes.
Un Rien ou l'Habit de Noces,
folie épisod. en 1 acte, par le
Cousin-Jacques.</p> |
|--|--|

Nota. Toutes ces pièces ont été vues et corrigées par leurs Auteurs. On est prié de vouloir bien les distinguer des contre-façons que des Pirates en librairie ne cessent de répandre dans le Public, au mépris des loix et du respect dû aux propriétés.

*On trouve aussi chez VENTE, Libraire, boulevard
des Italiens, près la rue Favart, N.º 340,*

- | | |
|---|---|
| <p>Adèle et Dorsan, opéra en 3 act.
par Marsollier.
Marianne, comédie en 1 acte,
par le même.
Azéline, coméd. en 3 actes, par
le cit. Offman.</p> | <p>Le Jockey, com. en 1 acte, par
le même.
Le Secret, com. en 1 acte, par
le même.
Lisbeth, opéra en 3 actes, par
le cit. Favère.</p> |
|---|---|

Le même Libraire tient un assortiment complet de toutes les Pièces de Théâtre, tant anciennes que modernes. Il prévient les amateurs qu'il a des exemplaires sur papier vélin, d'*Othello*, de *Tin* d'*Epicharis* et *Néron*, du *Vieux Célibataire*, du *Concil* et des Femmes. Il tient aussi toutes les bonnes éditions provenant du fonds de MARADAN, et toutes sortes de nouveautés.

